

E 2300 Wien, Archiv-Nr. 29

*Der schweizerische Gesandte in Wien, F. du Martheray, an den Bundespräsidenten und Vorsteher des Politischen Departementes, A. Deucher*

PB Nr. 9

Vienne, 16/20 mai 1909

Les agences télégraphiques vous auront déjà dès le premier jour donné connaissance de tous les détails de la visite des Souverains Allemands à Vienne, du texte des toasts échangés, des télégrammes expédiés et reçus et insisté sur l'importance politique de cette entrevue.

Bien que les visites de Souverains aient en raison même de leur fréquence perdu de leur intérêt, il semble hors de doute que celle de la semaine dernière doit être considérée comme un événement politique de premier ordre. Faisant violence à ses goûts simples, à ses habitudes tranquilles et aux fatigues que son grand âge lui eût permis d'éviter, François-Joseph a tenu à donner à cette réception un caractère officiel et solennel et la population de la Capitale et de l'Empire tout entier s'est associée à cette manifestation avec enthousiasme et sans arrière-pensée. C'est même, semble-t-il, cette dernière circonstance qui donne à cet événement un caractère d'importance particulière. Les visites répétées de Guillaume II à la Cour de Vienne avaient jusqu'ici non seulement laissé le public et le pays très froids, mais suscité même une malveillance réelle. On attribuait ouvertement à l'Empereur Allemand, outre la manie de se montrer dans des travestissements toujours nouveaux et sensationnels –, des visées pangermanistes intéressées et peu loyales vis-à-vis de son Allié; on taxait

d'indélicatesses et de manques de tact ces visites réitérées, qui étaient représentées comme n'ayant d'autre but que de surveiller l'héritage convoité, qui – vû le grand âge de François-Joseph, les dissensions intestines, l'impopularité de l'héritier présomptif et son mariage morganatique – semblait devoir lui revenir. Bref, malgré les dithyrambes officiels, les visites des Hohenzollern avaient été jusqu'ici beaucoup moins bien accueillies que celles des autres Souverains. Cette fois-ci tout est changé: Guillaume II et l'Allemagne sont les seuls vrais amis de la Monarchie Habsbourgeoise; les seuls qui dans les mauvais jours de la crise soient restés fidèles et aient soutenu vis-à-vis de l'Europe hostile les intérêts de l'Autriche-Hongrie. Tous les anciens griefs sont oubliés. C'est donc avec enthousiasme que le pays tout entier a salué dans la visite de Guillaume II le renforcement de l'alliance Germano-Austro-Hongroise; mais je ne dis pas de la triple alliance; car malgré les apparences, malgré les télégrammes échangés de Vienne avec le roi d'Italie et malgré la mention amicale faite dans les toasts du troisième allié, il est indéniable que l'Italie n'a nullement partagé la joie de ses deux associés; c'est à peine si elle a dissimulé sa déception et aux assurances pacifiques proclamées à Vienne elle n'a pu répondre qu'en annonçant des armements nouveaux. Cette sincérité si inaccoutumée de la part de l'Italie n'a du reste pas étonné ici, où l'on est depuis longtemps très bien renseigné sur les sentiments de ce voisin.

Aussi estime-t-on dans les milieux diplomatiques que, malgré le succès incontestable du bloc Germano-Austro-Hongrois dans la crise balkanique, malgré la consolidation de ce bloc, la situation générale n'est guère changée. La guerre a été évitée, mais les causes de tension qui l'avaient fait paraître imminente un moment subsistent; en Italie, en Angleterre, en Serbie et en Russie on considère que la partie n'est que remise à plus tard et l'on s'y prépare déjà.

C'est du reste aussi l'opinion des cercles militaires autrichiens, encore mal consolés d'avoir dû laisser le sabre dans le fourreau. Un officier supérieur de l'état-major me disait hier: «La solution pacifique n'a fait qu'augmenter la haine et la rancune de nos adversaires; la question n'est pas vidée; elle reste ouverte; aujourd'hui nous sommes prêts, nos ennemis ne le sont pas; dans 5 ou 8 ans ils le seront et la partie sera pour nous beaucoup plus difficile; néanmoins nous ne nous endormirons pas sur ces lauriers ... diplomatiques!»

Prononcées au lendemain de l'entrevue, ces paroles peuvent paraître un peu pessimistes; elles ont leur poids cependant si l'on considère les causes premières de la dernière crise. L'annexion de la Bosnie-Herzégovine aurait passé comme une lettre à la poste si l'Angleterre n'avait pas trouvé là une occasion de battre en brèche la prépondérance allemande dans les Balkans. Le roi Edouard vexé d'avoir vu échouer ses tentatives de détacher l'Autriche-Hongrie de l'Allemagne (je rappelle à ce sujet les deux dernières visites du roi d'Angleterre à Ischl) – a englobé l'Autriche-Hongrie dans son animosité contre l'Allemagne et a par tous les moyens entravé l'annexion qu'il ne pouvait empêcher. L'Autriche-Hongrie avec le Ministre Aehrenthal, dont le but avait été dès l'origine de donner à la politique de la Monarchie une allure plus indépendante et plus personnelle, – se voyant en but à l'hostilité générale s'est rapproché du seul ami qui lui restât. C'est donc un échec complet de la politique anglaise, qui au lieu de détacher l'Au-

triche-Hongrie de l'Allemagne l'a rejetée plus complètement dans ses bras. Or le roi Edouard n'est pas homme à accepter cet échec; il voudra prendre sa revanche. Pour le moment il ne dissimule pas son dépit. On assure qu'il renoncera cette année à son séjour habituel à Marienbad.

D'autre part la Serbie n'est, paraît-il, résignée qu'en apparence et la réconciliation avec l'Autriche-Hongrie est loin d'être parfaite; les négociations commerciales sont interrompues; les propositions de la Monarchie ont été repoussées; la Serbie est en instance auprès de la Bulgarie pour la conclusion d'une union douanière – projet souvent mis en avant et toujours envisagé en Autriche-Hongrie comme une provocation –, enfin on assure que c'est avec une activité fébrile que les armements se poursuivent à Belgrade.

Quant à la Russie, comme l'Italie, elle se résigne, bien décidée à utiliser ce délai pour se fortifier et perfectionner son armement.

Donc, en somme, si l'Empereur François-Joseph – auquel seul est dû le maintien de la paix dans la dernière crise (car son état-major, son armée, et même ses gouvernements voulaient la guerre) – si l'Empereur François-Joseph a cru voir dans le renouvellement de l'alliance avec l'Allemagne, consacré solennellement par la visite de Guillaume II, une apothéose de la paix, cet événement n'a nullement été envisagé de cette façon par le reste de l'Europe. On peut même se demander si pour l'Autriche-Hongrie le succès est aussi complet qu'il paraît à première vue.

A l'extérieur sans doute, elle y a retrouvé un peu de son ancien prestige; elle n'est plus une quantité négligeable, et si la diplomatie allemande y met le même tact qu'elle a su montrer dans la dernière crise, l'Autriche-Hongrie ne passera plus aux yeux du monde pour un simple «Anhängsel» de l'Allemagne, surtout si dans la suite les successeurs d'Aehrenthal continuent la politique d'indépendance que celui-ci a inaugurée. Mais par contre l'Autriche-Hongrie en s'associant aussi étroitement à l'Allemagne se verra dorénavant plus directement que par le passé en but à l'animosité des adversaires de cet Empire.

A l'intérieur aussi le prestige recouvré aura sa portée; la fierté nationale est heureusement stimulée et ce réveil qui était nécessaire se fait déjà sentir dans tous les domaines; mais d'un autre côté, il ne faut pas se dissimuler que ce renforcement de l'alliance Austro-Allemande est un fort appoint donné aux éléments germains de la Monarchie et par conséquent on peut s'attendre à un redoublement d'intensité des luttes intestines entre la minorité allemande et la majorité slave. Et certes la Monarchie n'en avait pas besoin.

En résumé: échec pour la politique anglaise, succès réel pour l'Allemagne et satisfaction platonique pour François-Joseph qui a réalisé l'objet de ses préoccupations constantes: éviter la guerre.

En terminant il reste un fait à signaler qui tout insignifiant qu'il paraisse au premier abord pourra avec le temps acquérir de l'importance: c'est la bienveillance marquée des Cabinets de Berlin et de Vienne accordée à la Roumanie. – Il y a 15 jours le Prince Impérial d'Allemagne s'est rendu à Bucarest pour féliciter le Roi à l'occasion de son Jubilé; la semaine prochaine c'est l'héritier présomptif d'Autriche-Hongrie qui va y aller à son tour; c'est aussi le traité de commerce qui vient d'être conclu entre la Roumanie et l'Autriche-Hongrie et dans lequel la

Monarchie a fait des concessions économiques considérables et explicables seulement par des mobiles politiques. Cette bienveillance vient à point car en Roumanie on commençait à se lasser du rôle de satellite souffre-douleur et l'on en voulait au roi Charles de sa germanophilie qui lui faisait accepter trop docilement ce rôle. En inaugurant ce régime de bons égards les Cabinets de Vienne et Berlin paient une dette de reconnaissance à ce fidèle pionnier du germanisme dans les Balkans. Mais c'est peut-être aussi de très bonne politique pour l'avenir. A côté de l'encouragement donné par là aux autres Etats Danubiens, le bloc germanique a raison de s'attacher plus étroitement la Roumanie qui sera toujours un puissant point d'appui dans le sud.

Dans la conversation que j'ai eue avec l'Empereur Guillaume II la semaine dernière, il m'a parlé avec beaucoup d'éloges du Colonel *Sprecher* que le Conseil fédéral a délégué l'été dernier pour assister aux manœuvres allemandes: «Er ist ein prächtiger Mensch und hat mir und uns allen imponiert durch sein Wissen, seine Kaltblütigkeit und sein energisches Wesen. Er ist ein Offizier der jeder Armee zur Ehre gereichen würde. Ich kenne übrigens mehrere Ihrer Offiziere, welche Alle den besten Eindruck machen und ich freue mich immer sehr, wenn solche zu uns kommandiert werden. Übrigens verfolge ich mit grossem Interesse die Fortschritte Ihrer Armee; ihre Leistungen sind ganz hervorragend und nach den Manöverberichten die mir zukommen, ist es ganz erstaunlich was von Ihren Truppen verlangt und auch erlangt wird.» Er schloss mit den Worten: «Empfehlen Sie mich Ihrem Präsidenten.»<sup>1</sup>

---

1. *Dem Bericht ist eine Notiz von Müller beigeheftet*: Darf ich bitten, mir eine Abschrift dieses für das Militärdepartement besonders interessanten Berichtes zukommen zu lassen. 25.V.09. Müller.